

Marie-Nicole Jenniton

- Machine à coudre
- Entretien ménager
- Cuisinière

Jonel

- Pasteur
- Centre de formation pour véhicule lourd (53 pieds)
- Transition pour permis d'Haïti à Québec (28 ans d'expérience)
- Travail de camionneur
- Aider Haïti

Josué

- Gestion de donnée (DATABASE)
- Diplôme en management
- Cherche travail temps plein
- Aimerais apprendre l'anglais
- ROTARAC (à venir)
- Veut développer une nouvelle plate-forme humanitaire pour les Haïtiens (repenser le mode de vie de la naissance à l'âge adulte dans le but d'aider les générations à venir)
- Veut travailler en collaboration avec Dyana (orphelinat ou autre)

Murielle (17 ans)

- Veut apprendre à conduire
- Recherche travail temps partiel l'été
- Aime la Salsa, tennis, soccer, les langues et la musique (guitare)

Mike (22 ans)

- 4 ans de comptabilité en Haïti
- Joue au Basket-ball avec l'Université
- Il est inscrit en comptabilité
- Veut apprendre l'anglais
- Recherche travail à temps plein

Jean-Paul

- Réparateur de câble depuis 24 ans
- Diplôme en électronique
- Aimerais travailler (Bell, Vidéotron...)

Marie-Ange Imbert

- Aimerais travailler comme préposé aux bénéficiaires

Ralph (25 ans)

- Aimerais aller à l'école de mécanique auto
- Il travail pour Publi-Sac
- Aimerais au autre travail (entretien ménage ou autre)

Déjuste Petit-Frère

- Économiste en Haïti
- Recherche présentement travail

Solange (attend un bébé)

- Aurais besoin de matériel pour bébé sauf berceau

Cybille Petit-Frère (9 ans)

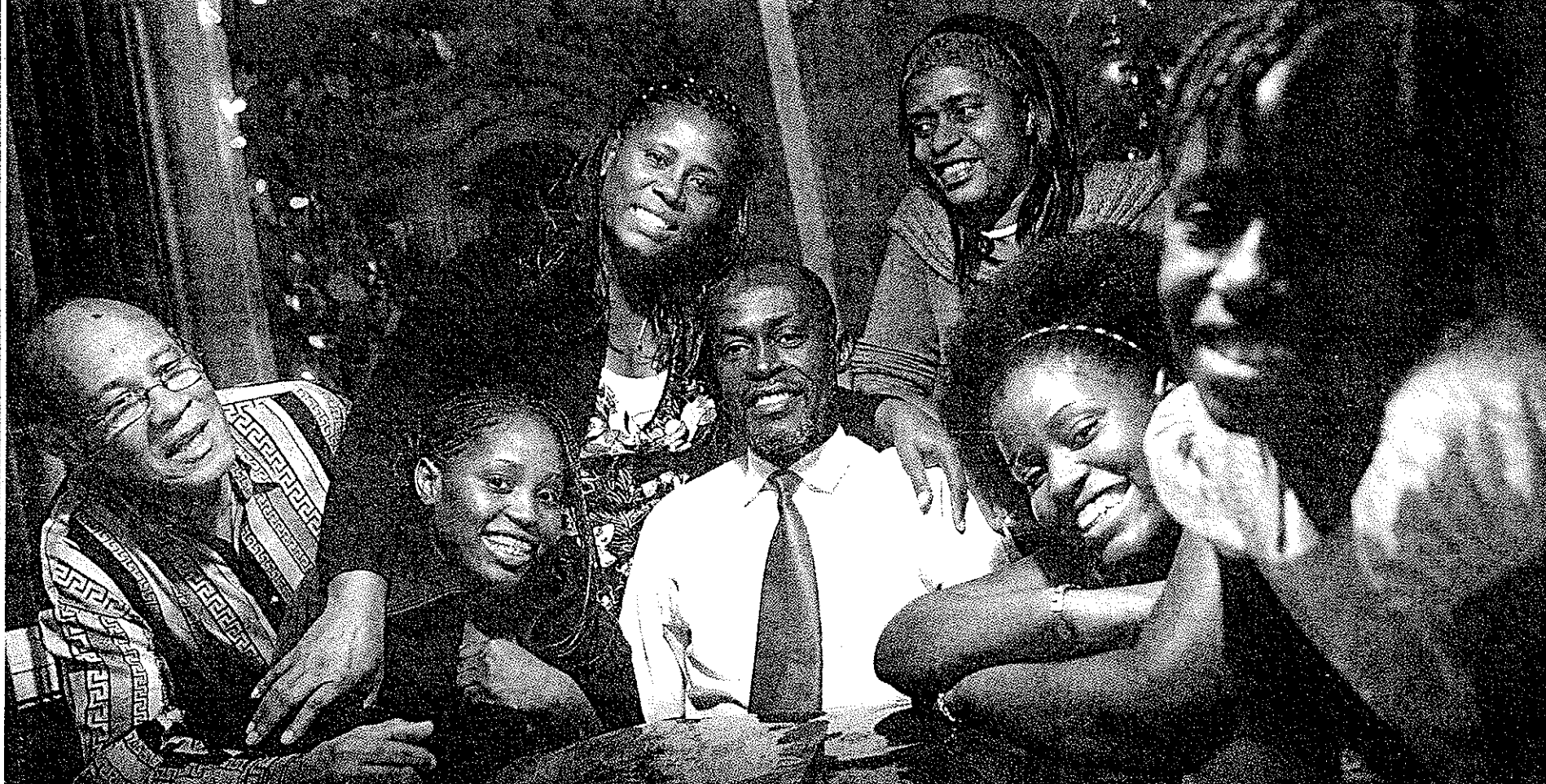
- Aimerais une bicyclette
- Aimerais apprendre à cuisiner pour aider maman
- Elle aime le hip-hop/ballet/cheerleading

Anaïka (17 ans)

- Aimerais une bicyclette
- Aimerais travail temps partiel ou été en sport
- Veut apprendre l'anglais + conduire
- Aime la musique (piano/drum)
- Elle veut aller au CEGEP/Université en santé

Dyana (16 ans)

- Aimerais travail temps partiel ou été
- Veut apprendre l'anglais + conduire
- Aime la musique (drum)
- Elle veut aller au CEGEP/Université
- Veut travailler en collaboration avec Josué (orphelinat ou autre)



HAÏTI UN AN PLUS TARD

La famille Petit-Frère
a quitté la banlieue
de Port-au-Prince pour
venir vivre à Québec.

UNE NOUVELLE VIE SOUS LA NEIGE → 2 à 5

0 21 007 0007 1 1 MARC LÉVEILLÉ / AGENCE QUÉBEC

Rebâtir sa vie... bien loin

HAÏTI UN AN PLUS TARD

Le Soleil

Le séisme du 12 janvier 2010 les a épargnés, mais comme des centaines de milliers d'Haïtiens, ils ont tout perdu. Déjà Petit-Frère, sa femme Solange et leurs trois filles sont arrivés à Québec le 22 décembre, quittant avec un pincement au cœur un pays affligé de tant de maux. Aujourd'hui, c'est ici qu'ils veulent commencer une nouvelle vie.

«Bonsoir, je m'appelle Cybille Petit-Frère!» Le seuil de la porte tout juste franchi, nos lunettes sont encore toutes embuées en cette froide soirée de janvier quand une petite main se présente à nous. Elle a neuf ans. C'est la plus jeune des trois filles de la famille. Notre manteau à peine enlevé, Anaïka, 17 ans, et Dyana, 16 ans, se pressent aussi pour nous saluer. Tout au long de l'entretien, ils insisteront tous sur l'accueil des gens de Québec. Et c'est avec une chaleur peu commune qu'ils nous reçoivent.

Arrivée depuis quelques semaines, la famille est une des premières, sinon la première famille haïtienne à s'établir ici depuis le tremblement de terre de l'an dernier, qui a fait près d'un quart de million de victimes. En attendant de trouver un appartement, ils lo-

ments d'hiver!» s'amuse-t-elles. La neige et le froid? Bof, semblent dire Anaïka et Dyana, avec cette moue caractéristique qu'affichent souvent les adolescents. «C'est joli, mais je vais devoir m'habituer à ce climat», dit Dyana.

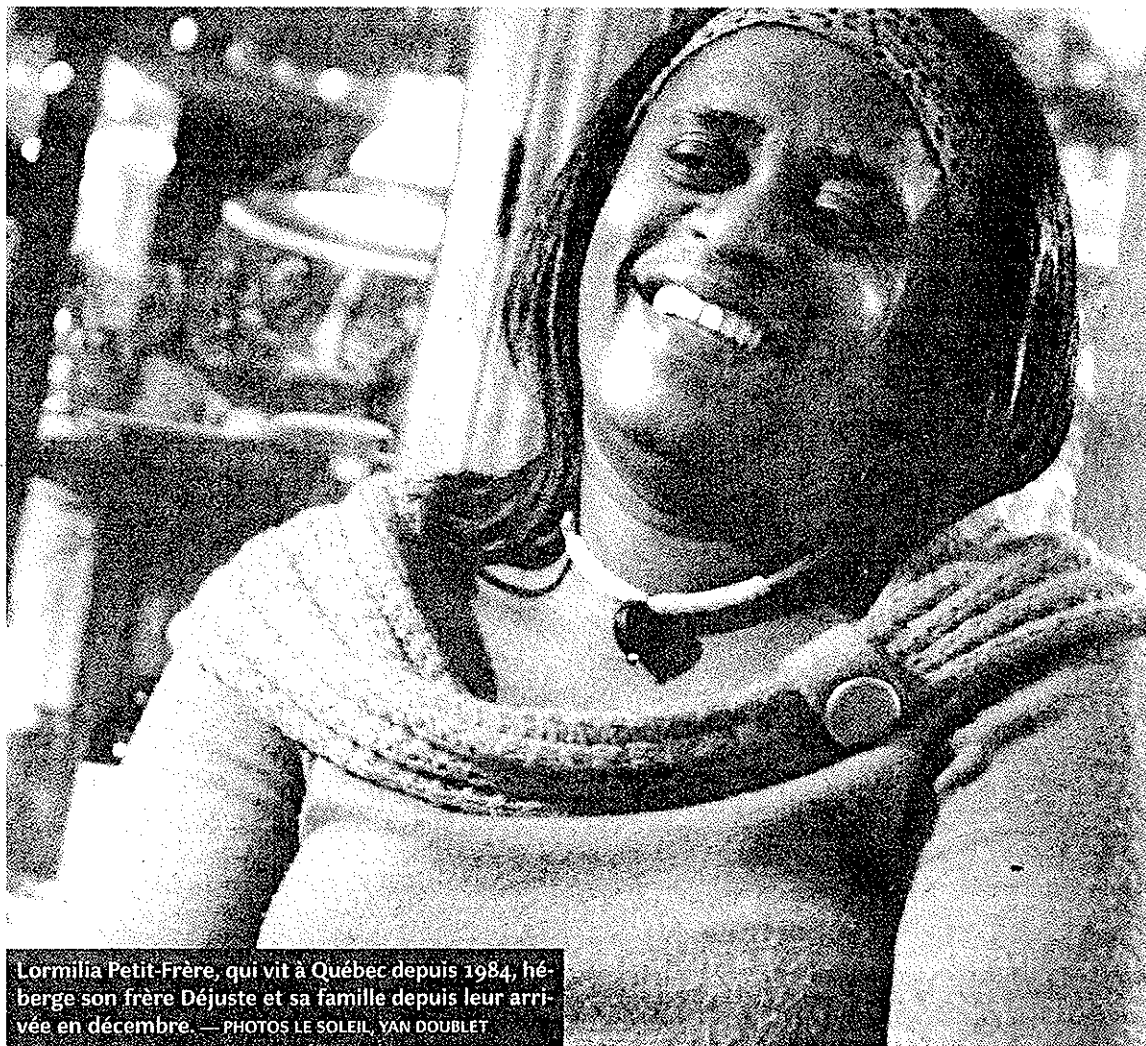
De son côté, Cybille fait rouler ses grands yeux noirs autour de la table en bois de la cuisine. Discrète, elle semble malgré tout être le clown de la famille et provoque des éclats de rires chaque fois qu'elle ouvre la bouche. «J'aime l'école, j'aime les jouets, j'aime jouer dans la neige...»

À les observer, il est difficile de croire qu'ils ont passé les 11 derniers mois dans des abris de fortune, privés de ce que la plupart d'entre nous considèrent comme essentiel. Ils ont l'air heureux. Ils rient. S'ils sont visiblement contents d'être là, on sent tout de même que leur cœur est encore en Haïti, ce pays qu'ils aiment tant malgré les malheurs qui l'accablent. «C'est difficile de quitter son pays. On est attaché à sa culture», confie Déjuste, qui a pris place au bout de la table.

«C'est difficile de quitter son pays. On est attaché à sa culture»

— Déjuste Petit-Frère

Ils parlent de la beauté du pays, du soleil haïtien, de la mer, de ceux qu'ils laissent derrière. «Je vais m'occuper de mes amis et de la fa-



Lormilia Petit-Frère, qui vit à Québec depuis 1984, héberge son frère Déjuste et sa famille depuis leur arrivée en décembre. — PHOTOS LE SOLEIL, VAN DOUBLET

puis un an : un tremblement de terre, des cyclones, le choléra, la politique! C'est un pays qui ne connaît que des maux. Mais c'est un si beau pays. J'espère qu'un jour Haïti va connaître de beaux

voudrait essayer le patin à glace. «J'ai demandé à mon père de m'en acheter», dit-elle en lui lançant un regard espiègle.

ICI POUR RESTER?

maine en comptabilité ou science économique, mais je ne sais pas encore si ce sera possible.»

«C'est difficile pour les immigrants de trouver du travail ici», ajoute Lormilia. On évoque Montréal, où la

Arrivée depuis quelques semaines, la famille est une des premières, sinon la première famille haïtienne à s'établir ici depuis le tremblement de terre de l'an dernier, qui a fait près d'un quart de million de victimes. En attendant de trouver un appartement, ils logent chez la sœur de Déjuste, Lormilia Petit-Frère, et son mari, Samuel Chérubin, installés à Québec depuis plusieurs années.

Dans la maison de la rue Courcy, le sapin est toujours là. Les filles racontent leur premier Noël blanc. Le 25 décembre, ils ont mangé de la dinde et du cipâte. «Comme tout le monde!» Elles ont reçu beaucoup de cadeaux. «Surtout des tuques, des mitaines et des vête-

On est attaché à sa culture

— Déjuste Petit-Frère

Ils parlent de la beauté du pays, du soleil haïtien, de la mer, de ceux qu'ils laissent derrière. «Je vais m'ennuyer de mes amis et de la famille», ajoute Anaïka.

Mais la vie s'annonçait difficile là-bas. «Les enfants étaient stressés à la fin», insiste Solange. Les mois passés sous une tente, l'instabilité politique et la désorganisation sociale persistantes les auront convaincus de prendre la route de l'exil. «C'est dommage qu'Haïti ait toujours autant de difficultés. Regardez ce qui nous a frappés de-

berge son frère Déjuste et sa famille depuis leur arrivée en décembre. — PHOTOS LE SOLEIL VAN DOUBLET

puis un an : un tremblement de terre, des cyclones, le choléra, la politique! C'est un pays qui ne connaît que des maux. Mais c'est un si beau pays. J'espère qu'un jour Haïti va connaître de beaux jours», continue Lormilia.

Aujourd'hui, les Petit-Frère ont un toit. Ils se considèrent chanceux. «Mon souhait est que moi et ma famille, on puisse vivre ici en paix et en sécurité», enchaîne Déjuste. Les filles ont déjà des projets. Anaïka aimerait jouer au tennis. «Je devais aussi commencer des cours de violon en Haïti, mais avec ce qui est arrivé...» Cybille

voudrait essayer le patin à glace. «J'ai demandé à mon père de m'en acheter», dit-elle en lui lançant un regard espiègle.

ICI POUR RESTER?

Les adolescentes sont inscrites à la polyvalente de L'Ancienne-Lorette. Cybille à l'école primaire. Ont-ils l'intention de prendre racine à Québec? La question posée, les visages s'allongent un peu, les yeux se baissent. Déjuste accuse un moment de réflexion, il fronce les sourcils. «Je dois travailler pour prendre soin de ma famille. J'aimerais bien travailler dans mon do-

maine en comptabilité ou science économique, mais je ne sais pas en core si ce sera possible.»

«C'est difficile pour les immigrants de trouver du travail ici», ajoute Lormilia. On évoque Montréal, où la communauté haïtienne est importante, Gatineau, Toronto...

La famille a pu immigrer grâce à un programme mis en place par Québec pour faciliter la réunification des familles. Une belle initiative, mais pas à la portée de tous se désole Lormilia. Elle et son mar ont dû investir «des milliers de dollars» pour faire venir la famille de son frère.

«Qu'est-ce qui est arrivé à mes filles?»

La journée du 12 janvier 2010 débute comme toutes les autres pour la famille Petit-Frère, qui mène une vie paisible à Caradeux, une banlieue située au nord de Port-au-Prince. Les filles se rendent à l'école, et leur père, au travail. Économiste et comptable de formation, Déjuste Petit-Frère occupe depuis près de 20 ans un emploi à la Banque centrale d'Haïti.

Ce jour-là, il quitte le bureau peu après 16h30 au volant de sa voiture. Un collègue de travail l'accompagne. Avant de rentrer à la maison, il doit passer prendre ses filles Anaïka et Dyana, qui l'attendent après l'école à la Maison du li-

vre, rue Christophe. C'est l'heure de pointe à Port-au-Prince, et la circulation est dense rue Pavé.

«Il y avait un blocus ce soir-là, dit-il. On roulait très lentement.» Soudainement, il entend un grand bruit provenant de l'arrière de la voiture. «J'ai regardé derrière, car je croyais qu'une voiture nous avait frappés. Quand j'ai retourné la tête vers l'avant, j'ai vu des maisons s'écrouler. Je me suis dit : "Mais qu'est-ce qui se passe?"»

DES CADAVRES PARTOUT

La ville craque de partout. En quelques secondes, sa vie et celles de millions d'Haïtiens basculent. Il

est coincé dans sa voiture. Son esprit s'embrouille. Il panique. «La portière était bloquée par des débris. J'ai dû sortir par la fenêtre.» Une fois dans la rue, il a constaté l'ampleur de la catastrophe. «Il y avait beaucoup de poussière. Les maisons s'étaient effondrées. On voyait des cadavres partout.»

Il a peur. Il pense à sa famille. «En voyant que même le Palais présidentiel et l'édifice de la direction générale des impôts s'étaient effondrés, je me suis demandé : "Mais qu'est-ce qui est arrivé à mes filles?" Ma seule préoccupation était de les retrouver.» Il marche en direction de la Maison du livre au

milieu des corps, des fils électriques et des multiples débris qui jonchent le sol. Il y parvient plus d'une heure plus tard et retrouve ses deux filles à l'extérieur, saines et sauvées. «Nous étions dans la librairie quand on a senti une première secousse. À la deuxième, on a senti que la librairie s'effondrait et on est sortis. Dehors, les gens pleuraient, criaient et couraient partout», explique Anaïka.

C'est le chaos. Le père et ses filles s'inquiètent maintenant pour Solange et Cybille. Ils mettront près de trois heures pour rentrer à pied. Léopardée de toutes parts, leur maison de pierres blanches a tenu le coup.

Tout le monde va bien. Ils ont eu de la chance. «Nous étions juste assez loin de l'épicentre», croit Déjuste.

Le premier mois suivant le séisme, la famille dort dans la cour à la belle étoile. «C'était trop dangereux de rester dans la maison.» Les secours tardent à se rendre à eux. Au départ, l'aide internationale se concentre au centre-ville de Port-au-Prince et à Léogâne, des secteurs fortement touchés, explique Déjuste. La famille doit donc s'organiser pour survivre. «Grâce à Dieu nous avions des réserves d'eau et de nourriture.» On leur fournira finalement une tente et des vivres plus d'un mois après le séisme.

En septembre, le passage de l'ouragan Igor les oblige à retourner dans leur maison. «La tempête avait tout saccagé!» Ils en rigolent aujourd'hui... **Le Soleil**



«Les démarches ont aussi été très lourdes. Il fallait obtenir de nouveaux actes de naissance, des passeports. Tout avait été détruit», soutient la femme arrivée à Québec en 1984, deux ans avant la fuite du dictateur Jean-Claude Duvalier. Elle salue la générosité des gens de Québec. «Merci aux Québécois! Je n'aurais jamais pensé qu'ils étaient aussi proches des Haïtiens. J'ai vu des gens pleurer. Certains collègues me donnaient deux cents, parfois cinq cents dollars pour Haïti», affirme la femme qui enseigne en petite enfance à l'école Montessori.»

Après plus d'une heure, le temps est venu de se quitter. Les filles demandent au photographe : «On va passer à la télé?» Tout le monde rit. Nos hôtes insistent pour nous offrir des cadeaux, bien emballés. «*Mèsi ampil, Mèsi ampil!*» répètent-ils. «Ça veut dire "merci en pile" en créole. On dit ça quand il y en a beaucoup», assure Déjuste. Pour le moment, la famille compte vivre ici. Il faudra trouver un logement. Les filles vont bientôt commencer l'école.

Lire autres textes → 4 et 5



La petite Cybille Petit-Frère, le clown de la famille, dit aimer l'école, les jouets... et la neige! Elle est entourée de sa mère, Solange, et de sa sœur Dyana.